



# 1

J'offris ma main au feu.  
Des étincelles jaillirent du brasier pour se poser sur mes doigts, la chaleur attirant la chaleur, et se mirent à luire sur ma peau tels des bijoux en fusion. De ma main libre, je rapprochai de moi un seau de neige fondue et me penchai en avant, agenouillée, prête à m'asperger si les étincelles se muaient en un phénomène plus important.

Ce qui était exactement mon intention.

Le solstice d'hiver aurait lieu dans six semaines, mais mon village, perché haut dans les montagnes, était déjà couvert d'une épaisse couche de neige. Grand-mère disait toujours que le véritable test prouvant les dons d'un Sang-de-Feu devait se dérouler dans le froid. Malheureusement, elle était morte avant d'avoir pu m'en apprendre davantage que les rudiments de base, et ma mère m'avait fait promettre de ne jamais pratiquer ce don.

Promesse que je ne pouvais pas tenir. Si les soldats du roi venaient à me découvrir, ne valait-il pas mieux que je sache me servir de ma chaleur ?

Je fermai les yeux et me concentrai sur mon cœur en cherchant à mobiliser le chaud pour qu'il enfle, monte et sorte de moi, comme grand-mère me l'avait enseigné. Si je faisais les choses correctement, les étincelles qui luisaient sur ma main allaient se transformer en petites flammes.

Allez, petit feu, où es-tu ?

Après des années passées à entendre que je devais étouffer mon feu, le cacher, le rendre invisible, je peinais chaque fois que j'essayais de le solliciter. Mais une minuscule flammèche commençait à apparaître sur ma main. Je cajolai intérieurement cette première manifestation hésitante, qui grandit un peu, puis un peu plus encore.

*Voilà !* Je retins mon souffle, craignant de rompre le charme.

Un souffle d'air glacial vint plaquer mes cheveux sur mon visage. Les étincelles sur mes doigts s'éteignirent, et la flammèche s'en retourna dans mon cœur. Ma mère claqua la porte et repoussa la couverture roulée contre le bas de la porte. Un frisson parcourut sa silhouette délicate sous son manteau.

— Brrr, il fait un froid de canard dehors. Je suis gelée jusqu'aux os.

La voyant trembler, je finis par me tourner, révélant le feu dans l'âtre.

— Je croyais que tu avais un accouchement ?

— Ce n'était pas encore le moment.

Ses yeux s'arrondirent avant de se plisser comme elle avisait les flammes. Je haussai les épaules, un peu penaude.

— Il faisait tellement froid...

— Ruby. Tu t'entraînais, c'est ça ? dit-elle d'un ton déçu qui ne m'était que trop familier. Il suffit qu'une personne te voie faire ça, *une seule*, et elle pourrait alerter les soldats du roi. Avec l'été pourri qu'on a eu, et la pénurie de céréales, les gens sont prêts à tout pour survivre, y compris demander une récompense pour...

— Je sais. Pas la peine de me le redire une énième fois.

— Dans ce cas, pourquoi fais-tu ça ? C'est déjà suffisamment compliqué quand tu n'utilises pas ton don *volontairement*.

Elle agita la main vers une pile de tissus à moitié carbonisés. Des traces de brûlures marquaient encore le sol.

Je me sentis rougir.

— Je suis désolée de m’être emportée, l’autre jour. Une fois de plus... Mais ce soir, j’ai presque réussi à contrôler la flamme.

Elle secoua la tête d’une manière agacée qui en disait suffisamment – inutile d’insister. Je refermai mes bras sur moi et me mis à me balancer doucement, d’avant en arrière. Au bout d’un moment, je sentis ses doigts effleurer une mèche de mes cheveux, que j’avais de la chance d’avoir bruns et non roux comme beaucoup de Sang-de-Feu, disait-elle. Ma peau était peut-être un peu trop hâlée pour une fille du Nord, mais les gens ne faisaient guère attention à cela dans ce village paisible où personne n’avait de pouvoirs, qu’ils soient de feu ou de glace.

— Je sais que ce don fait partie intégrante de toi, me dit-elle avec douceur. Mais cela me rend malade d’inquiétude. Comment pourra-t-on garder ce secret si tu continues à utiliser ton feu, alors même que tu sais très bien qu’il peut échapper à ton contrôle ?

Voilà des mois et des mois qu’elle me répétait cette question, depuis que j’avais décidé de commencer à pratiquer mon don. Et je lui répondais toujours la même chose :

— Mais comment veux-tu que j’apprenne à le contrôler si je ne m’en sers jamais ? Et si on n’est pas en sécurité ici, pourquoi est-ce qu’on ne va pas ailleurs ?

— Ne recommence pas avec ça. Tu sais très bien qu’on ne parviendrait jamais jusqu’à la frontière. Et que même si on y parvenait, on serait sur les lignes de front.

— La côte...

— Est lourdement gardée maintenant.

— On aurait dû partir il y a des années, dis-je en soupirant. On devrait vivre en Sudesia, avec le reste de notre peuple.

Elle détourna le regard.

— Eh bien, nous sommes ici maintenant, et ça ne sert à rien de regretter ce que nous n'avons pas.

Elle soupira à son tour en voyant la pile de petit bois bien entamée.

— Ruby... Tu avais vraiment besoin de brûler la moitié de notre réserve de bois ?

Je tentai de ravalier ma culpabilité.

— Je n'ajouterai pas de bûche, promis.

— On va geler, quand il s'éteindra.

— Je te tiendrai chaud. Tu n'auras qu'à dormir à côté de moi.

Je tapotai mon matelas, que j'avais installé près du feu, à distance raisonnable des éventuels sauts d'étincelles.

Son regard se radoucit comme un sourire lui venait aux lèvres.

— Tu vaux mille fois mieux que n'importe quel feu... Tu ne me brûles jamais, toi, même si je m'approche trop.

— Exactement. Tu vois, ça peut être utile d'avoir une fille Sang-de-Feu.

Elle rit et je me sentis plus légère.

— Oh, mais j'en suis très heureuse, crois-moi.

Sur ces mots, elle me prit dans ses bras pour me serrer contre elle. Elle poussa bientôt des soupirs d'aise en sentant les vagues de chaleur qui émanaient de mon corps.

— J'ai l'impression d'étreindre un poulet sorti du four, dit-elle en riant. Tu ferais bien d'aller prendre l'air pour faire baisser un peu cette température. Tant que tu y seras, regarde donc si tu trouves un peu de bois, histoire de remplacer celui que tu as brûlé.

Je sortis et commençai à marcher dans les bourrasques à travers les congères. La neige fondait instantanément au contact de mes jambes, au-dessus de mes chaussures. Le vent du sud-ouest faisait tomber ma capuche et me fouettait les cheveux de ses doigts aux senteurs de pin. Le froid avait beau être mordant, ma peau demeurait plus chaude qu'à l'accoutumée, après avoir sollicité mon don. Ma mère m'avait demandé de ramasser du bois et de l'apporter à la maison, mais elle voulait aussi que je me calme. Il valait certainement mieux que je relâche cet excès de chaleur à l'extérieur ; c'était plus sûr.

Il m'était déjà arrivé de sortir en douce, la nuit, pour me rendre seule dans un coin de forêt enneigé, où je plongeais les mains dans un feu allumé à la hâte en m'efforçant de contrôler les flammes. Tout ce que j'avais réussi à faire, c'était à roussir les bords de ma cape.

Je réunis un tas de petit bois que je serrai étroitement contre moi. La forêt semblait retenir son souffle – à part le bruit du vent dans les cimes, il y régnait un silence surnaturel. Même si personne ne venait jamais ici, je ne pouvais m'empêcher de regarder tout autour de moi furtivement, cependant que les battements de mon cœur retentissaient dans mes oreilles. Je fermai les yeux et cherchai en moi la flammèche que j'y avais trouvée tout à l'heure. Les petites branches commencèrent à chauffer entre mes mains.

Le vent changea soudain de direction ; il venait maintenant du nord et semblait chargé des effluves d'une tempête hivernale. Un frisson me parcourut, et je serrai le petit bois plus fort, luttant contre le froid qui s'immisçait par mes pores et chassait peu à peu la chaleur de mon corps.

Tout à coup, j'entendis un bruit de pas, dans le lointain.

Je lâchai mon fagot pour escalader un rocher, faisant s'écrouler de lourds paquets de neige dans la manœuvre.

En direction du nord-ouest, le sentier tournait vers une ravine où un surplomb le protégeait de la neige. Dans quelques secondes, je pourrais voir qui approchait sans risquer d'être vue.

Ce fut une capuche que je vis en premier ; puis l'éclat d'un casque en métal entre les troncs d'arbres, gris sous le ciel de plomb. Le bleu vif de la tunique des hommes détonnait dans le paysage d'un blanc immaculé.

Des soldats avançaient, rompant le calme absolu avec leurs voix et le crissement de leurs pas lourds dans la neige.

Le sang afflua vers mon cœur, transformant ma peur en chaleur.

On m'avait mise en garde mille fois contre les soldats du roi, mais j'avais toujours pensé que nous nous trouvions trop haut dans les montagnes, et que nous étions trop insignifiantes pour qu'ils aillent chercher des Sang-de-Feu jusque-là. J'espérais qu'ils étaient simplement de passage pour regagner le Nord. Seulement, notre hutte se trouvait juste sur le chemin qu'ils suivaient. Ils pourraient facilement y faire halte pour piller notre garde-manger et utiliser notre foyer comme abri pour la nuit. Je ne devais pas prendre le risque de les laisser trop s'approcher de moi, et qu'ils sentent la chaleur de ma peau.

Je descendis du rocher et fonçai en direction de la maison, me faufilant à travers les arbres et fourrés en m'efforçant de ne pas respirer trop fort – heureusement, je connaissais ce terrain comme ma poche.

Lorsque j'arrivai à notre hutte, ma mère était assise près du feu, sa longue tresse passée par-dessus le dossier de la chaise en paille.

— Des soldats ! m'écriai-je en même temps que je me précipitais pour attraper sa cape qui séchait encore devant le feu, et la lui tendre. Dans les bois. S'ils s'arrêtent ici...

Elle me regarda quelques instants, bouche bée, avant de se mettre en mouvement. Elle attrapa alors un chiffon dans lequel elle mit du pain et du fromage, puis se précipita vers la table en bois sur laquelle des plantes médicinales séchaient à la chaleur du feu. Nous avions passé des heures à ramasser ces précieuses plantes, et ni elle ni moi n'étions prêtes à les abandonner. De nos doigts tremblants, nous commençâmes à les emballer aussi vite que possible dans des bouts de tissu.

La porte s'ouvrit soudain avec fracas, laissant le vent s'engouffrer et faire voler ce qu'il restait de plantes sur la table. Deux hommes surgirent de la pénombre enneigée, vêtus de vestes bleues arborant le blason à flèche blanche.

— Où est la Sang-de-Feu ?

Les petits yeux du soldat se posèrent sur ma mère, puis sur moi.

— Nous sommes des guérisseuses.

Mes jambes se mirent à flageoler en entendant le tremblement dans la voix de ma mère.

À grandes enjambées, un des hommes vint vers moi et m'attrapa par les deux bras. Un haut-le cœur me saisit en sentant l'odeur infâme de son haleine et de sa transpiration. Ses mains froides se posèrent sur mon cou. J'avais envie de tourner la tête et de lui mordre le poignet, de le frapper, de le griffer, tout pour qu'il ôte ses sales pattes de moi, mais l'épée qu'il avait à sa ceinture m'en dissuada rapidement.

— Sa peau est brûlante, dit-il en grimaçant.

— Elle a la fièvre, répondit ma mère d'un ton désespéré.

Je pris une profonde inspiration. *Cache ta chaleur. Refoule-la. Calme-toi.*

— Vous allez attraper ma fièvre, dis-je en m'efforçant de parler sans trembler.

— Je ne peux pas attraper cette maladie-là.

M'agrippant par le bras, il m'entraîna vers la porte. Je commençai à me débattre pour tenter d'échapper à son étreinte et butai contre un seau de baies rouges que j'avais ramassées avant les premières neiges. Elles se répandirent sur le sol telles des gouttes de sang, qu'il écrasa sous ses bottes tout en m'entraînant dehors, vers la lueur de la lune.

La pression monta alors dans ma poitrine. C'était comme si le feu dans l'âtre s'était glissé dans ma cage thoracique et faisait maintenant tout pour en jaillir. Grand-mère m'avait décrit cette sensation, mais je ne l'avais jamais éprouvée de la sorte. À l'intérieur, je n'étais plus que pression intense, picotements et brûlures. J'avais envie de m'arracher la peau, juste pour laisser tout cela sortir.

La douleur enflait, au point que je crus un instant qu'elle risquait de me tuer. Soudain, je me mis à hurler et une aura d'air brûlant m'entoura, enveloppant mon agresseur. Il me lâcha et tomba par terre en hurlant de douleur.

Je me ruai à l'intérieur de la hutte, où ma mère se débattait contre l'autre soldat qui l'entraînait vers la porte. Là, je pris une bûche sur le tas de bois et je l'abattis de toutes mes forces sur la tête de l'homme. Il s'écroula et ne bougea plus.

Je pris ma mère par la main et l'entraînai en courant dans la nuit. Le soldat que j'avais brûlé était à quatre pattes, en train de se tamponner le visage avec de la neige.

Aussi vite que nous le pouvions, nous avons couru dans la neige, pour fuir cet endroit qui avait toujours été un havre de chaleur et de sécurité, et nous jeter à corps perdu dans la peur et l'inconnu. Il fallait que j'emmène ma mère loin de tout cela, en lieu sûr. Au premier embranchement du sentier, je bifurquai à droite, en direction de la forêt, où nous pourrions nous perdre parmi des sapins qui



poussaient si serrés que la neige ne parvenait même pas jusqu'au sol.

— Il fait trop froid, dit ma mère, haletante, en résistant à la traction de ma main. Il n'y a aucun abri ici... Le village.

Changeant de cap, nous passâmes devant plusieurs fermes et maisons, jusqu'à ce que ma mère commence à ralentir malgré elle ; je devais maintenant presque la traîner à travers de terribles congères qui s'étaient formées sur le chemin comme des vagues gelées. Alors que nous avançons péniblement dans l'ombre près de l'atelier du forgeron, je vis des lumières orange qui bougeaient sur la place du village.

— Des torches, murmurai-je en tirant la main de ma mère en arrière.

Ça ne semblait pas réel. Je venais au village au moins une fois par semaine depuis ma plus tendre enfance ; pas seulement pour acheter de la nourriture ou d'autres marchandises, mais aussi pour échapper à la solitude de notre minuscule hutte, pour échanger des sourires et des regards avec des gens, sentir l'odeur du pain en train de cuire, ou, de temps en temps, celle de l'eau de rose dont se parfumaient les épouses ou les filles des commerçants. Si je n'avais pas d'amis à proprement parler, il y avait ici des gens qui me répondaient toujours lorsque je les saluais, et qui étaient bien contents de prendre le sirop de ma mère pour soigner un père, une sœur ou un enfant malade.

Et voilà que maintenant, mon petit monde rassurant venait de se briser tel un bocal de verre lâché sur une pierre, se vidant de toute sa sécurité familière, que je ne pourrais jamais retrouver. Toutes les odeurs qui flottaient dans l'air étaient de mauvais augure – la fumée âcre des torches, la puanteur de trop de chevaux malmenés par des cavaliers empestant la crasse.

Nous avons fait demi-tour, mais, alors que nous passions dans une allée entre des bâtiments, trois soldats arborant la flèche blanche surgirent de l'ombre comme des spectres et nous mirent le grappin dessus avant que nous ayons le temps de bouger. Ils nous entraînaient vers la place, où attendaient des groupes de villageois, l'air effrayés et les cheveux en bataille, comme si l'on venait de les tirer du lit. Je pivotai sur mes talons, cherchant une issue, mais je ne pouvais pas abandonner ma mère. Elle se tenait muette et immobile à mes côtés.

— C'est la Sang-de-Feu ?

L'homme était grand, avec un visage taillé à la serpe et une barbe blonde, et s'exprimait sur le ton du commandement. Des rangées de boutons en laiton brillaient sur son manteau.

Je balayai du regard les visages familiers des gens de mon village. Graham, le meunier, et sa fille, Flax. Les fermiers Tibald, Brecke et Tom, et leurs épouses, Gert, Lilly et Melody. Tous étaient venus voir ma mère pour lui demander un remède quand ils étaient malades, mais ils ne devaient pas avoir connaissance de ma nature. J'avais toujours été extrêmement prudente, et nous étions simplement bons voisins.

Un garçon de mon âge fit un pas vers nous. Mon cœur bondit dans ma poitrine – c'était Clay, le fils aîné du boucher. À la fête des moissons, il m'avait entraînée à l'écart cependant que tout le village dansait autour du feu. Sa main tremblait dans la mienne lorsque nous avions échangé un baiser dans l'obscurité. Il avait reculé en sentant la chaleur intense de mes lèvres contre les siennes, mais n'avait pas retiré sa main. Après cela, nous avions juste échangé des regards furtifs, les fois où je me rendais à l'échoppe de son père.

— C'est elle, capitaine, dit Clay, les lèvres tremblantes. Elle a tué mon frère.

Ma mère lâcha une exclamation de stupeur en serrant ma main dans la sienne. Quant à moi, je me figeai sur place.

Quelques semaines auparavant, ma mère avait été appelée par le père de Clay. Leur bébé ne prenait pas le sein et il avait la peau froide. Après avoir essayé tous les remèdes qu'elle connaissait, ma mère avait fini par m'emmener avec elle, pour voir si ma chaleur naturelle pourrait parvenir à réchauffer l'enfant. Mais le bébé avait tout de même fini par mourir. J'avais été inconsolable pendant trois jours entiers après cela.

— Tu sais très bien que ce n'est pas vrai, murmurai-je. J'ai essayé de le sauver.

— Sang-de-Feu ! cria le père de Clay. C'est toi qui as amené le malheur sur nous.

Je secouai la tête, n'osant y croire.

— Clay ? C'est toi qui as fait venir les soldats ici ?

Clay se contenta de grimacer sans répondre. Avant de se détourner.

Semblant obéir à un ordre tacite, les villageois commencèrent à se retirer tandis que les soldats se rapprochaient. En quelques instants, il ne restait plus que ma mère et moi sous la lumière vacillante des torches.

— Il y a une bonne façon d'en avoir le cœur net, dit le capitaine en brandissant sa torche devant lui, une lueur de jubilation dans les yeux. Les Sang-de-Feu ne brûlent pas.

— Recule, maman ! m'écriai-je en la poussant à terre.

Les torches étaient presque sur nous maintenant ; il en venait six ou sept de toutes les directions, et je sentais leur chaleur sur mon visage. Le feu de l'une d'elles sauta alors sur le tissu de ma robe. Bientôt, les flammes dévoraient

mes habits et rugissaient à mes oreilles. Ma peau cloquait sous la chaleur intense, mais elle ne brûlait pas.

Le capitaine avança en portant une main à son épée. Brusquement, ma mère se jeta sur lui pour le griffer au visage, y faisant perler une goutte de sang. J'essayai de la retenir mais, au moment où je m'approchais, le capitaine me décocha un violent coup de pied en pleine poitrine. Je tombai par terre, le souffle coupé, tandis que la combustion de ma robe transformait la neige en vapeur autour de moi.

Alors que je me relevais, il leva son épée, en un geste presque désinvolte. Puis il abattit la lame sur la tête de ma mère dans un bruit de craquement intolérable.

Elle s'écroula sur-le-champ, telle une poupée cassée. Ses cheveux s'étalaient sur la neige en fines mèches délicates, comme dessinées au fusain. Son long cou gracile était ployé à la manière d'une tige de fleur fanée.

Je me précipitai à ses côtés et la pris par les épaules en l'appelant. Mes mains volèrent de son visage à son cou, à son cœur, y cherchant un battement de vie. En vain. Elle ne bougeait plus. C'était fini.

Le monde se figea autour de moi.

*Non. Non. Non.*

La timide petite flamme dans ma poitrine enfla pour se muer en un fleuve de chaleur, bien au-delà de ce que je pouvais contrôler. À quoi bon le cacher, maintenant ? Je pris une profonde inspiration, volant l'air du ciel, des arbres, du monde entier. Le vent semblait tourner en spirale autour de moi, devenue l'œil du cyclone.

Et puis, j'expirai.

Les flammes qui couraient sur mon corps se sont alors dilatées, démultipliées, explosant avec un rugissement en tournoyant vers l'avant. Dans un tableau aussi flou que

chaotique, je vis les soldats se tordre de douleur, paniqués, tombant un à un à terre pour plonger leurs mains et leur visage dans la neige.

Le corps sans vie de ma mère gisait derrière moi, cheveux et membres emmêlés. J'allais la prendre dans mes bras quand des mains m'attrapèrent par les épaules. Je répliquai avec mes poings, cherchant à solliciter une nouvelle fois ce puits de flammes que j'avais trouvé au plus profond de mon être.

La chaleur mourut lorsqu'ils me jetèrent dans un abreuvoir, où je passai au travers d'une couche de glace pour me retrouver dans une eau glaciale qui me transperçait la peau comme une pluie d'aiguilles. Je sentais des parois de bois brut contre mes flancs. Je me redressai, la poitrine congestionnée par le froid, et on m'immergea de force une deuxième fois. Je me cramponnai aux bords de l'abreuvoir, laissant l'empreinte de mes ongles dans le bois.

On me remonta enfin et je recrachai l'eau en toussant pour pouvoir prendre de grandes inspirations d'air glacial.

Sous la lumière orange des torches, le capitaine se baissa et m'empoigna par les cheveux pour me regarder droit dans les yeux. Il avait le visage rouge et cloqué sur les joues.

— Tu vas payer pour ce que tu as fait à mes hommes. Ton village entier va payer pour ça.

Le feu s'élevait déjà derrière lui, où une épaisse fumée noire montait maintenant des échoppes et des maisons. Certains villageois essayaient d'arrêter les soldats qui enflammaient de leurs torches les murs de bois, les charrettes et les stocks de combustible en poussant des hurlements excités, comme s'il s'agissait d'une soirée de fête. Leurs voix se mélangeaient aux cris de ceux qui ne pouvaient rien faire d'autre qu'assister, impuissants, à la destruction de leurs seuls moyens de survie.

La rage se mêla à la panique et mon sang se remit à chauffer, provoquant une forte évaporation de l'eau qui ruisselait encore sur moi.

— Punition bien méritée pour avoir abrité une Sang-de-Feu, tu ne crois pas ? me nargua le capitaine, l'œil goguenard.

Tout le monde allait donc souffrir par ma faute.

— Je vous tuerai pour ce que vous avez fait ce soir, parvins-je à dire à mi-voix.

Les flammes jetaient des ombres étranges sur son rictus.

— Attachez-la à un cheval. On l'emmène à la prison de Blackcreek.

— Mais, capitaine, fit un soldat. Son feu...

— Dans ce cas, assommez-la.

Une douleur vive me frappa derrière la tête. La dernière chose que je vis avant que tout ne bascule dans le noir fut la flèche blanche sur la poitrine du capitaine.

La marque du roi de Glace.